



Eléments pour une caractérisation du français des jeunes en Côte d'Ivoire

Alain Laurent Abia ABOA

Université Félix Houphouët-Boigny de Cocody-Abidjan

aboalainlaurent@yahoo.fr

Résumé : L'intrication des critères sociolinguistiques de caractérisation du parler des jeunes en Côte d'Ivoire et l'hétérogénéité des usages tendent à renforcer la complexité de la réalité linguistique « français des jeunes ivoiriens ». Le phénomène nouchi, qui emprunte des chemins tout à fait inattendus, pourrait être considéré comme une variété distincte du français parlé localement, légitimé socialement, tant par les locuteurs que par les linguistes.

Mots clés : français, jeunes, nouchi, caractérisation, ville

Abstract: The linguistic phenomenon "Ivorian's youth French" is made complex as a result of the entanglement of sociolinguistic criteria characterizing youth's language and the heterogeneity of usages. The Nouchi phenomenon, which is heading to unexpected directions, could be seen as a distinct brand from the spoken local French, legitimized socially, both by speakers and linguists alike. Key words: French, youth, nouchi, characterizing, city

Introduction

On observe depuis quelques années une longue tradition de travaux de linguistes sur la situation du français en Afrique. Le fait de relever un grand nombre de travaux utilisant une grande variété d'approches, n'implique pas qu'une nouvelle étude d'une partie spécifique de la réalité linguistique du français en Afrique n'aurait pas sa raison d'être.

Un fait récent dans l'évolution du français en Afrique est le développement, en particulier, chez les jeunes, de formes linguistiques, caractérisées comme des sociolectes, et qui résultent du contact de plusieurs langues dont le français. Ces parlers de jeunes gagnent, de plus en plus de locuteurs, se stabilisant comme forme linguistique et se répandant comme moyen de communication (Kube 2005 :26).

En Côte d'Ivoire, les jeunes représentent, pour diverses raisons, la catégorie sociale dont le rôle sera sans doute central dans l'évolution de la situation linguistique du pays. En effet, les divers modes d'appropriation du français par les jeunes et surtout le phénomène nouchi, caractérisé, par les recherches linguistiques (Aboa 2011, Kouadio 1990, Boutin 2002) comme la variété la plus récente du français ivoirien, indique la direction, probablement, irréversible du développement de variétés endogènes du français en Côte d'Ivoire. Sans que l'on établisse clairement une corrélation avec le succès du nouchi, on assiste, à une régression des langues locales dans les conversations familiales, et encore plus, dans celles entre les jeunes.



Quels sont les indicateurs permettant de spécifier le français des jeunes en Côte d'Ivoire ?

Cet article qui s'appuie sur les résultats d'une enquête de terrain réalisée dans cinq (5) villes ivoiriennes vise à présenter un aperçu des représentations des jeunes ivoiriens sur leurs propres pratiques du français et à cerner l'objet social « français des jeunes de Côte d'Ivoire », aux contours encore fragmentaires et instables.

1. L'évolution du français des jeunes en contexte ivoirien

Depuis quelques décennies, on observe en Afrique, principalement dans les grandes villes où le français assume une importante fonction véhiculaire (Abidjan, Douala, Yaoundé), des pratiques identitaires propres aux jeunes qui mettent à contribution le français et des langues avec lequel il est en contact. Ces pratiques langagières qui participent de la dynamique et de l'évolution du français en Afrique, peuvent être considérées comme une des manifestations, peut-être la plus visible et la plus extrême, de l'appropriation vernaculaire du français par des groupes en situation de plurilinguisme qui éprouvent le besoin de construire de nouvelles identités. Dans le même temps, on doit se demander (et cette question fait l'objet de débats passionnés) si ces phénomènes qui empruntent des chemins inattendus, ne risquent pas de donner naissance à des variétés autonomes (De Feral 2004).

Les attitudes linguistiques des locuteurs ivoiriens, notamment celles des jeunes sont directement influencées et déterminées par la situation sociolinguistique dans laquelle ils vivent. La dynamique linguistique en Côte d'Ivoire et dans d'autres pays africains, (qui affectent le français comme les langues africaines relèvent à la fois de conditions propres au contexte multilingue africain et de conditions communes à d'autres zones où la langue est peu contrainte par la norme.

En Côte d'Ivoire, même si la norme en vigueur est le français standard, au sein des professions qui promeuvent le français comme de la large population qui l'utilise, on reconnaît que le décalage est grand entre le français standard et le français ivoirien utilisé partout dans le pays (Boutin 2002 :5).

Les diverses variétés de français qui existent en Côte d'Ivoire, les divers types de locuteurs qui les utilisent, la politique linguistique de ce pays, les attitudes actuelles face à la langue française et les motivations des Ivoiriens à utiliser l'une ou l'autre variété sont autant de facteurs qui influencent l'évolution du français dans ce pays.



Le développement du français en Côte d'Ivoire, comme dans d'autres pays africains francophones, s'est réalisé au détriment des représentations et du statut des langues ivoiriennes, qui ne sont pas reconnues officiellement et que les locuteurs réduisent souvent à des langues en marge du monde moderne. Les langues ivoiriennes très utilisées dans les conversations familiales et dans les marchés présentent une relative vitalité.

Cette bonne santé des langues ivoiriennes n'a apparemment rien de surprenant dans la mesure où elles sont parfaitement adaptées à l'environnement naturel et culturel de leurs utilisateurs. Ce qui est au contraire plus étonnant, c'est que, malgré cela, elles n'ont pas encore acquis un rôle plus important dans la vie moderne. Comme le relève J. Dérive (1986), tout semble se passer comme si, demeurait encore largement une dualité entre les langues locales, essentiellement réservées à la communication privée et le français, notamment sous sa forme académique, principalement utilisé dans la vie publique. En d'autres termes, c'est comme si la distinction entre langues autochtones et langue importée reflétait l'opposition souvent faite, sans doute très artificiellement, entre tradition et modernité.

En Côte d'Ivoire, l'apparition du nouchi en tant que pratique linguistique la plus subversive du français ivoirien semble avoir transformé depuis peu le paysage sociolinguistique du pays. Utilisé au début comme un code secret par les jeunes de la rue, le nouchi a été vite adopté par les élèves et étudiants, ce qui a réduit son caractère de parler crypté. Se déployant à une vitesse spectaculaire dans tous les quartiers d'Abidjan et dans d'autres villes, il est aujourd'hui pris en charge par des acteurs sociaux visibles, diffusé par la chanson et internet, porté par ses défenseurs à travers divers supports de communication (Kouadio 2006, 2007).

La réalité du français des jeunes de Côte d'Ivoire est rendue difficile notamment par le grand nombre d'utilisations différentes du terme « nouchi », à la fois par les locuteurs et dans la littérature scientifique. Dans un article de 1998, Lafage réserve le terme « nouchi » à la désignation de la pratique linguistique des jeunes de la rue qu'elle appelle « argot du milieu » (Lafage 1998 :279). L'objet de son étude dans cet article est le « français des rues » de la jeunesse urbaine. Elle dit emprunter ce terme aux locuteurs eux-mêmes (Lafage 1998 :279). Le « français des rues » serait une variété indépendante se distinguant du français populaire ivoirien des peu lettrés ou non lettrés comme de la variété mésolectale du français parlé par les lettrés. Les locuteurs du « français des rues » sont des jeunes de moins de 25 ans possédant, grâce à quelques années d'école, des connaissances de la norme académique. Ils



seraient donc, selon Lafage, en mesure de se servir d'une variété du français plus proche du standard. Lafage décrit le français des rues comme une forme hybride très influencée par le nouchi.

Pour Boutin (2002), quand les locuteurs ivoiriens parlent du nouchi, ils font toujours référence à la même réalité pour laquelle Lafage utilise le terme « français des rues ». La variété du français parlée par les jeunes n'est pas toujours compréhensible par d'autres francophones « sans initiation », en raison des nombreux néologismes dérivant de mots français et de langues ivoiriennes.

Une autre proposition de terminologie décrivant la réalité complexe du français des jeunes de Côte d'Ivoire vient de Ploog (2002)». Elle appelle l'objet de ses recherches « l'abidjanais » et crée ainsi un autre terme pour une réalité linguistique qu'elle décrit comme flou. « L'abidjanais » serait une variété du français parlée à Abidjan, variété non standard dont les locuteurs principaux seraient des jeunes nés à Abidjan. Il s'agirait de la variété du français utilisée par les élèves pour la communication avec les amis, les parents et la famille, « un français de tous les jours » qui serait peut-être le mieux décrit comme étant la version ivoirienne de ce que F. Gadet (2003) appelle le « français ordinaire ».

Pour Boutin et Kouadio (2015), la frontière entre nouchi et français populaire ivoirien n'est pas aussi nette que certains auteurs, tels Sande (2013), le prétendent. Selon eux, lorsque dans une déclaration spontanée en Côte d'Ivoire, on dit que quelqu'un a parlé nouchi, parfois seuls quelques mots isolés répertoriés comme nouchi ont été effectivement prononcés. En outre, ces mots sont souvent déjà incorporés dans le lexique français de Côte d'Ivoire (Lafage 2003) depuis des années. Il existe a priori un décalage entre conscience linguistique spontanée et description savante.

Les raisons qui sont à l'origine de la création du nouchi sont les mêmes que celles qui ont donné naissance, sous d'autres cieux, à des parlars de ce genre : volonté cryptique, signe de reconnaissance, identification du groupe, etc. En effet, ces pratiques rappellent ce qui se passe ailleurs en Afrique (cf. par exemple, pour le camfranglais au Cameroun (De Feral 1998) et en France (Billiez 1992, Caubet et al. 2004, Goudaillier 2001, Seguin et Teillard, 1996) non seulement par les processus linguistiques mis en œuvre mais aussi par le fait qu'elles sont nées et qu'elles évoluent dans des contextes plurilingues où il ne s'agit plus pour les jeunes, par une langue transmise par la famille, de revendiquer une identité ethnique ou



régionale mais, au contraire, de construire grâce à la connaissance d'une variété commune, de nouvelles identités.

Aujourd'hui, des élèves et étudiants revendiquent le nouchi comme leur moyen de communication. Or, comme le souligne Kube (2005 :11), ce groupe social fait partie de la minorité privilégiée des Ivoiriens qui est le plus en contact avec le français standard, du fait d'un long apprentissage scolaire et qui théoriquement ne devraient pas être obligés de recourir à une variété basilectale.

Le succès du nouchi chez les élèves ne devrait donc avoir les mêmes causes que celles qui sont avancées pour expliquer sa naissance chez les jeunes de la rue et pour justifier l'existence du français populaire ivoirien : le besoin d'un moyen de communication commun mais des compétences rudimentaires en français.

Les articles de Kouadio (1990) et de Lafage (1998) caractérisent le nouchi comme un argot ou une langue des jeunes. Ils interprètent, d'une part, le nombre croissant de locuteurs du nouchi et la grande créativité dont témoigne son lexique en constante variation et diversification comme le signe de l'appropriation réussie de la langue française, à l'origine langue étrangère par les locuteurs africains. (Lafage 1991 :104). Le fait que les élèves cherchent, en quelque sorte, refuge dans cette variété linguistique qui ne respecte pas les règles du standard est vu, d'autre part, comme un résultat direct du recul de la compétence en français (Lafage 1996 :599).

Présenté dans les travaux linguistiques de Kouadio (1990), Kube (2005) et Aboa (2011) comme la variété récente du français ivoirien, le nouchi tend à se définir plutôt comme un sociolecte à base lexicale hybride et à structures syntaxiques flottantes qui relèvent tantôt du système français, tantôt du système des langues ivoiriennes.

2. Les sentiments et les attitudes linguistiques des jeunes envers le français

Les pratiques langagières des jeunes constituent un élément indiciel intéressant du processus évolutif de la jeunesse au niveau notamment des représentations identitaires, d'une part, et par rapport aux pratiques différenciatrices, d'autre part. Ces pratiques langagières rappellent ce que l'on constate en terme de rapports dominés/dominants, tels qu'ils sont définis par P. Bourdieu (2001) et participent aux constructions identitaires de ces jeunes. Elles leur sont



nécessaires pour résister, ne serait-ce que de manière symbolique, aux rapports d'exclusion exercés sur eux.

Partant de l'hypothèse que les sentiments à l'égard des langues influent probablement sur les compétences des locuteurs, nous avons réalisé en 2015, dans le cadre du projet « dynamique des langues et des variétés de français en Côte d'Ivoire », une enquête dans cinq (5) villes ivoiriennes.

Les questionnaires administrés au cours de l'enquête et les entretiens semi-directifs avec les locuteurs dont l'âge est compris entre 12 et 30 ans devaient permettre d'observer les variations systématiques dans le comportement linguistique des jeunes ivoiriens et de faire une évaluation des sentiments individuels (ou collectifs) portés à la langue française, et à d'autres langues, mais aussi des sensations et des réactions que cela suscite chez les locuteurs.

Les résultats enregistrés à l'issue de l'administration de 1000 questionnaires indiquent une attitude majoritairement favorable au plurilinguisme. Plus de la moitié des personnes interrogées (59,9%) déclarent que le français ne leur est suffisant ni au quotidien, ni pour leur réussite sociale. Une très grande majorité (84,5%) est ouverte à l'introduction des langues locales à l'école (la leur, une langue locale dominante ou un véhiculaire dominant). Pourtant, l'analyse des questionnaires révèle que les langues ivoiriennes occupent de moins en moins de place dans le quotidien linguistique des jeunes.

Ce fait est alarmant dans la mesure où, dans la situation linguistique actuelle de la Côte d'Ivoire, la transmission de ces langues est assurée uniquement par les familles, car elles ne bénéficient d'aucun soutien institutionnel. Pour Lafont (1982), « l'ignorance et le rôle marginal qui est attribué à la langue maternelle d'un groupe de locuteurs par la politique linguistique officielle éloignent de plus en plus les locuteurs de leur langue. Cela conduit à une sorte d'aliénation culturelle et linguistique chez les jeunes locuteurs et peut finalement les amener à haïr cette langue ».

En tentant d'extérioriser ce que peuvent éprouver les jeunes ivoiriens à l'égard de la langue française, nous avons cherché à détecter ce que cela pourrait avoir comme action sur leurs productions langagières et (ou) réciproquement. Ici, l'étude des sentiments positifs, négatifs, mais aussi excentriques devrait nous apporter des renseignements sur les « circonstances » sociolinguistiques qui les provoquent.



De la même façon, en ayant connaissance de ces circonstances, il serait alors possible d'identifier le caractère de ces sentiments linguistiques impliqués dans ce phénomène (I. V. Drevon 1995)

L'étude des représentations et des sentiments linguistiques dans le cadre de cette recherche est de nature qualitative, l'entrevue semi-dirigée et l'analyse de discours étant les méthodes privilégiées pour la collecte et l'analyse des données. Les jeunes interviewés proviennent de différents milieux sociaux. Pendant les entrevues, nous avons parcouru la trajectoire de leur vie et avons abordé les espaces sociaux qu'ils occupent, à savoir l'espace familial, scolaire, professionnel, social et communautaire, les langues ou variétés de langue utilisées ou privilégiées dans ces divers espaces et surtout leurs rapports à la langue française.

Nous définissons les espaces sociaux comme des lieux d'interaction où des gens ayant des liens ou des intérêts communs interagissent ensemble. La construction et la mise en discours des représentations et les sentiments linguistiques des jeunes par rapport aux variétés de langue en circulation dans divers espaces sociaux nous permettent de comprendre davantage les ressources linguistiques que possèdent les locuteurs. Elles nous permettent aussi de mieux percevoir les facteurs qui influencent l'utilisation ou la sous-utilisation de ces ressources (dans les pratiques langagières) dans divers espaces sociaux et l'effet que ces représentations et ces sentiments peuvent avoir sur le maintien, la reproduction ou la sous-utilisation des variétés de français en circulation.

70% des jeunes interrogés au cours de l'enquête affirment que la raison majeure de la disparition progressive des langues ivoiriennes dans la vie quotidienne des jeunes réside, selon eux, dans le rôle prépondérant du français. Leur souhait de promouvoir les langues ivoiriennes s'accompagne de critiques vis-à-vis de la politique linguistique actuelle de la Côte d'Ivoire qui attribue ce rôle à la seule langue officielle : le français. Plusieurs enquêtés soulignent qu'il n'est pas normal pour un pays africain de se baser uniquement sur une langue étrangère. Ils pensent qu'à côté du français, il devrait y avoir une langue propre au pays. Ils citent dans ces cas là, l'exemple d'autres pays ouest-africains comme le Sénégal ou le Mali, où une langue africaine joue un rôle important et où les locuteurs ne dépendent pas uniquement du français.

Comme a pu le montrer une enquête de Kube réalisée en 2005 en milieu scolaire abidjanais, la prédominance du français dans le quotidien des jeunes ivoiriens n'est pas vécue sans



problème. Beaucoup de jeunes considèrent la politique linguistique officielle en faveur du français comme une menace pour la diversité linguistique ivoirienne.

Pour Kube (2005), de telles attitudes linguistiques chez ceux qui décideront dans l'avenir de la transmission des langues ivoiriennes à la prochaine génération et qui seront les décideurs de la future politique linguistique de la Côte d'Ivoire, sont un indice important de l'avenir des langues ivoiriennes. Kouadio (1990) lie ces attitudes linguistiques des jeunes à un désenchantement face à l'omnipotence du français.

En effet, l'échec du système scolaire basé uniquement sur le français a sûrement contribué à ce changement d'attitudes des jeunes vis-à-vis des langues ivoiriennes. Aujourd'hui, le français n'est plus tout à fait perçu par les jeunes comme la clé qui ouvre automatiquement les portes du marché du travail. De même, le rêve de réussir grâce au français devient de moins en moins une réalité. Le nouchi apparaît, dans les déclarations des jeunes enquêtés, comme une solution momentanée à deux problèmes majeurs qui caractérisent la situation linguistique actuelle. Cette forme leur permet de parler librement, sans la pression de la norme qu'ils ressentent dès que l'on attend d'eux un « français correct ». De plus, le nouchi serait, selon les enquêtés, en mesure de combler la lacune laissée par les langues ivoiriennes qui disparaissent peu à peu dans la vie quotidienne des jeunes citadins.

3. Éléments linguistiques

Comme pour les parlers jeunes en général, ce qui est frappant en nouchi, c'est l'instabilité lexicale. Le nouchi est un phénomène linguistique en perpétuel mouvement. Une caractérisation du nouchi à partir de ses particularités linguistiques n'est pas évidente. Le problème que pose le nouchi, c'est son foisonnement extrême, son fonctionnement qui frise l'anarchie et son extrême instabilité. Beaucoup de mots et expressions y ont une durée de vie très limitée (Aboa 2011). Comme le souligne Kouadio (2011), le nouchi se caractérise au niveau lexical par des changements de sens et par des emprunts aux langues locales, en particulier au dioula.

Ainsi des mots provenant des langues ivoiriennes sont retenus (exemple : you « policier » de la langue bété yu « enfant »), modifiés, tronqués, associés parfois à des éléments d'une autre langue (exemple : colta « frapper », composé du français col (de chemise) et du dioula ta «



prendre »), dérivés ou composés avec changement de sens par métaphore ou métonymie. Au niveau morphosyntaxique, on peut relever:

- l'introduction de nouveaux verbes invariables empruntés aux langues locales. Exemples : koro(prononcé [kɔrɔ])« dormir », behou « partir, s'en aller, fuir », badou « manger »
- le non respect de l'accord en nombre et en genre ; en outre le genre de certains mots n'est pas fixé : mon stéki ou ma stéki « ma petite amie ».

Le nouchi concurrence bien évidemment le français populaire chez les jeunes, mais également « le français de l'école » puisqu'il est devenu, d'après Kouadio (2011), la première langue parlée dans la cour de l'école.

Le comportement linguistique du nouchi se rapproche d'autres parlures de jeunes en Afrique comme le camfranglais. Ces phénomènes linguistiques attestent l'apparition de formes de français développées par des locuteurs ayant appris la langue d'une manière non guidée, en dehors de l'école. Ces variétés sont caractérisées par un grand nombre d'interférences entre le français et les langues africaines, langues premières des locuteurs. Dans ce contexte, apparaît souvent, dans la littérature scientifique le terme de « créolisation » pour expliquer la formation de ces variétés linguistiques (Manessy 1978).

Pour Kube (2005 :20), le fait que dans la pratique linguistique des jeunes, se mélangent des mots français avec des éléments des langues africaines et que les structures du français sont simplifiées, ne permet pas de conclure que ce développement linguistique amènera à la naissance de créoles. Le terme « Créolisation » renvoie au domaine de recherche de la créolistique qui étudie des processus de changement linguistique qui sont apparus dans des conditions socio-historiques très particulières. Chaudenson (1996 :80) comprend le souhait des linguistes de vouloir recourir à des modèles existant pour expliquer les particularités de la réalité linguistique du français en Afrique, mais il conseille de ne pas utiliser les mêmes termes dans des contextes complètement différents.

Conclusion

Pour les jeunes ivoiriens qui grandissent en ville, la vie quotidienne est dominée par le français. La politique linguistique du pays visiblement favorable au français, le recul des langues locales et la compétence insatisfaisante en français, sont perçus par les jeunes comme le problème linguistique de la Côte d'Ivoire. Dans ce contexte, les jeunes revendiquent



ouvertement le nouchi comme leur moyen de communication pour compenser l'insécurité linguistique et pour dénoncer la situation linguistique actuelle du pays.

Le nouchi est, pour les jeunes, l'alternative au français (Kube 2005). Pour eux, cette forme linguistique leur permet d'exprimer leur identité, leur esprit créateur et leur volonté de liberté. Le nouchi (ainsi que d'autres langues de jeunes en milieu urbain africain) a subi un élargissement des fonctions linguistiques qu'il remplit pour les locuteurs. Grâce à ses possibilités communicatives et identitaires spécifiques, l'usage de cette forme linguistique ne se réduit plus à la jeunesse urbaine.

Les parlers jeunes comme le nouchi sont d'évidence un objet social fort complexe non pas tant parce qu'ils recouvrent des réalités diversement envisagées autant par la sociolinguistique que par le corps social en général, mais parce que leur émergence récente semble indissociable d'une prise de conscience collective (Walter 1988,) non seulement de l'urbanisation mais également d'une modification des modes de vie et de pensée qui implique, de façon quasi spectaculaire, des changements d'attitudes linguistiques.

Il est sans doute très réducteur, comme le relèvent Bulot et Blanchet (2013) de penser que les « parlers jeunes » (qu'il s'agisse de représentations ou de pratiques) ne sont qu'un phénomène générationnel, qu'une tension provisoire entre groupes sociaux (même si on doit concevoir, qu'ils sont également cela) dans la mesure où leur permanence ne saurait dépendre que de la seule individuation sociolinguistique, qu'ils ne relèvent que du retranchement communautaire. Cependant, les « parlers jeunes » signalent, par hypothèse au moins, un mouvement social, disons un changement possible, un autre paradigme discursif, en tous les cas, proposent d'autres modèles interactionnels et langagiers et certainement une identité culturelle et linguistique en émergence, en conflit avec celle(s) imposée(s) et diffusée(s) par les couches culturellement hégémoniques (Bulot et Blanchet 2013).



Bibliographie

ABOA, Abia Alain Laurent (2011), « Le nouchi a-t-il un avenir ? », *Sudlangues*, [en ligne] Disponible à l'adresse http://www.sudlangues.sn/IMG/pdf/Le_nouchi_a-t-il_un_avenir.pdf (Consulté le 2 janvier 2017).

BILLIEZ, Jacqueline (1992) : "Le parler véhiculaire interethnique" de groupes d'adolescents en milieu urbain" in *Des villes et des langues, actes du colloque de Dakar*, Paris, Didier Érudition, p.117-125

BOURDIEU, Pierre (2001), *Langage et pouvoir symbolique*, Seuil, coll. « Points essais », Paris, 423 p.

BOUTIN, Béatrice Akissi, (2002) *Description de la variation : études transformationnelles des phrases du français de Côte d'Ivoire*, thèse de Doctorat, Université de Grenoble III, 404 pages

BOUTIN, Béatrice Akissi et KOUADIO N'Guessan Jérémie (2016), « Le nouchi c'est notre créole en quelque sorte, qui est parlé presque partout en Côte d'Ivoire », *Dynamique des français africains : entre le culturel et le linguistique*, [en ligne] Disponible à l'adresse <https://hal-auf.archives-ouvertes.fr/hal-01408710/document> (consulté le 3 janvier 2017)

BULOT, Thierry et BLANCHET, Philippe (2013), *Une introduction à la sociolinguistique, (pour l'étude des dynamiques de la langue française dans le monde*, Editions des archives contemporaines, Paris, 166 pages

CAUBET Dominique, BILLIEZ Jacqueline, BULOT Thierry, LÉGLISE Isabelle et MILLER Catherine éd (2004): *Parlers jeunes, ici et là-bas. Pratiques et représentations*, L'Harmattan, Paris, 288 pages

CHAUDENSON, Robert (1996), « Créolisation et Francophonie », *Grenänge* n°5, p. 79-91

DERIVE, Marie-José (1988), « Francophonie et pratiques linguistiques en Côte d'Ivoire », *Politique africaine* n°23, p.42-56

FÉRAL, Carole de (1998), "Français oral et camfranglais dans le sud du Cameroun" in A. Queffélec (éd.) : *Alternances codiques et français parlé en Afrique*, Actes du colloque d'Aix-en-Provence, septembre 1995, Publications de l'Université de Provence p. 205-212

FÉRAL, Carole de (2004), "Français et langues en contact chez les jeunes en milieu urbain : vers de nouvelles identités" in *Penser la francophonie ; concepts, actions et outils linguistiques*, Actes des premières Journées scientifiques communes des réseaux de chercheurs concernant la langue, Ouagadougou (Burkina Faso), 31 mai-1 er juin 2004, Paris Editions des Archives Contemporaines, p. 583-597.



GADET, Françoise (2003), "'Français populaire" : un classificateur déclassant ?"; *Marges linguistiques*, n°6, p. 103-115.

GOUDAILLIER, Jean-Pierre (2001) : Comment tu tchatches! Dictionnaire du français contemporain des cités, Paris, Maisonneuve et Larose, 304 pages.

KOUADIO, N'Guessan Jérémie (1990), « Le nouchi abidjanais, naissance d'un argot ou mode linguistique passagère? *Des langues et des villes*, Paris, Didier Erudition, p. 373-383

KOUADIO, N'Guessan, Jérémie. (2006). Le nouchi et les rapports dioula / français. Des inventaires lexicaux du français en Afrique à la sociologie urbaine ... Hommage à Suzanne Lafage. *Le français en Afrique*, n° 21., Nice : ILF – CNRS, p. 177-191

KOUADIO, N'Guessan, Jérémie (2007). Le français : langue coloniale ou langue ivoirienne ?, *Hérodote*, La Découverte, n° 126, 69-85.

KOUADIO, N'Guessan Jérémie (2011), « De l'imposition à l'appropriation décomplexée d'une langue exogène », *Documents pour l'histoire de la langue française*, [en ligne] Disponible à l'adresse <https://dhfiles.revues.org/125> , (consulté le 5 janvier 2017)

KUBE, Sabine (2005), *La francophonie vécue en Côte d'Ivoire*, l'Harmattan, Paris, 248 pages

LAFAGE, Suzanne, (1991), « L'argot des jeunes ivoiriens, marque d'appropriation du français? *Langue française* n°90, p.95-105

LAFAGE, Suzanne, (1996), « La Côte d'Ivoire : une appropriation nationale du français ? *Le français dans l'espace francophone*, t.2, p.587-602

LAFAGE, Suzanne, (1998), « Hybridation et français des rues à Abidjan », *Alternance codique et français parlé en Afrique*. Aix-en-Provence, p.279-291

LAFAGE, Suzanne, (1991), « L'argot des jeunes ivoiriens, marque d'appropriation du français? *Langue française* n°90, p.95-105

LAFAGE, Suzanne, (1996), « La Côte d'Ivoire : une appropriation nationale du français ? *Le français dans l'espace francophone*, t.2, p.587-602

LAFAGE, Suzanne, (1998), « Hybridation et français des rues à Abidjan », *Alternance codique et français parlé en Afrique*. Aix-en-Provence, p.279-291

LAFONT, Robert (1982) « Acculturation, aliénation ethnique, et dégénérescence patoisante dans une situation ancienne de contacts linguistiques : questions de méthodes », *Entfremdung, Selbstbefreiung und Norm. Texte aus der okzitanischen Soziolinguistik*, Tübingen : Narr, p.40-53

MANESSY, Gabriel (1978), « Le français d'Afrique noire, français créole ou créole français », *Langue française* n°37, p.91-105.



PLOOG, Katia (2002), *Le français à Abidjan. Pour une approche syntaxique du non-standard*. Paris : CNRS Editions, 326 pages

SEGUIN, Boris et TEILLARD, Frédéric (1996) : *Les Céfrans parlent aux Français*, Paris, Calmann-Lévy, 288 pages

VAROQUEAUX-DREVON, Isabelle (1995), « Sentiments et comportements linguistiques : la représentation de la langue française en tant que langue de scolarisation en Côte d'Ivoire », *Horizon documentation*, [en ligne] Disponible à l'adresse http://horizon.documentation.ird.fr/exl-doc/pleins_textes/pleins_textes_4/sci_hum/41738.pdf (consulté le 31 décembre 2016)

WALTER, Henriette (1988), *Le français dans tous les sens*, Robert Laffont, Paris, 384 pages.